LA DAME VOILÉE,

OU

L'ADRESSE ET L'AMOUR;

Opéra en un Acte, en prose,

REPRÉSENTÉ le 7 Frimaire, An 8 de la République française ;

Paroles du citoyen SÉGUR, jeune,
Musique du citoyen MENGOZZI.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,

AU SALON LITTÉRAIRE,

Palais-Égalité, Galerie de pierres, côté de la rue de la Loi, même maison que le Café du Lycée des Arts, N°. 18.

De l'Imprimerie du Salon Littéraire.

R S
P E O N N A G E S.

	Citoyens.
Lesvil sous le nom de D. Pedro.	Elleviou.
D. Félix	Bertin.
Augustin.	Martin.
Léonore.	mad. S. Aubin.
Lisa.	mad. Berger.

Le Théâtre représente un salon gothique ; une grande fenêtre est censée donner dans un corridor à droite. Au milieu, dans le fond du salon, est une cheminée, sur laquelle est le portrait en pied d'une femme voilée..... sur le haut du cadre, on lit ces mots :

L'himen seul fera tomber ce voile.

Deux fenêtres de chaque côté de la cheminée laissent voir une galerie circulaire, par où l'on voit passer Augustin et D. Pedro, quand Lisa annonce celui-ci.

LA DAME VOILÉE,

OU

L'ADRESSE ET L'AMOUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTIN *seul.*

TROMPER deux personnes à la fois, c'est mal, très-mal, réfléchissons bien à ce que je vais faire. M. de Lesvil, jeune français que j'ai servi autrefois à Paris, est amoureux de Léonore, cette dame voilée, maîtresse du château d'Agueros où nous sommes, il fait une légéreté, une imprudence, enfin on ne veut plus le recevoir; mais comme il sait que mon père, concierge de la maison, est absent depuis quelques jours, et que je remplis ses fonctions, il m'engage à l'introduire ici sous le nom de D. Pedro, et l'habit d'un espagnol: je m'y prête, mais fidèle à mon devoir, j'en préviens ma maîtresse, en gardant toutefois le secret à M. de Lesvil sur son nom. Eh bien! en cela je rends ce que je dois à tous deux, et voilà tout. Mais pourquoi ce rendez-vous qu'il a exigé que je lui donnasse dans ce salon? Ah! je crains que ses efforts ne soient inutiles, car son rival, ce jeune espagnol Dom Félix, est bien assidu auprès de Léonore ma maîtresse. Au reste elle est si romanesque,

combien ma maîtresse est extraordinaire! quelle tête ! on en voit peu comme la sienne. Née à Madrid, on la marie très-jeune à l'homme le plus léger de Paris ; il meurt, elle est inconsolable de sa perte ; vient s'ensevelir dans ce château, où, plusieurs années, elle ne voit personne, porte même un voile quand elle sort, pour se dérober à tous les regards ; enfin comme tant d'autres, elle se console et prend la bizarre résolution de ne se remarier qu'à celui qui consentira à l'épouser sans voir ses traits... Quelle folie ! Il est vrai que, selon l'occasion, elle est tantôt sensible, tantôt coquette, bien habile qui l'expliquerait... Mais est-elle la seule ? Est-ce donc un grand tort ?

ARRIETTE.

Plus d'un censeur injuste, austère, *(bis)*
Accuse et blâme la beauté
De varier de caractère
Par adresse et légèreté.

Pour moi je ne puis me défendre
D'aimer les formes qu'elle prend,
Et d'avance j'aime souvent
Jusqu'à celle qu'elle va prendre.

Jamais la fleur n'a que le même attrait,
Et la beauté sur elle a l'avantage.
Son art divin, pour fixer notre hommage,
A chaque instant trouve un nouveau secret.

Jeunes beautés, variez donc sans cesse,
Passez soudain de l'amour à l'humeur,
De la fierté venez à la tendresse,
De la colère au calme, à la douceur,

De la tristesse à l'aimable folie,
De l'abandon à la coquetterie.
Nos tendres vœux, au gré de votre envie,
Vous poursuivront sous mille et mille traits;
Suivez vos goûts et votre fantaisie,
Nos cœurs séduits ne s'en plaindront jamais.

SCÈNE II.

LESVIL, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

Mais voilà M. de Lesvil, il est exact au rendez-vous; Entrez, monsieur : à cette heure, et dans ce salon, personne ne vous verra. Il ne fait pas jour chez madame.

D. PEDRO.

Je me trouve encore dans ce château, si célèbre en Espagne par la bizarrerie de celle qui l'habite. Mon cher Augustin, sans toi, je ne puis réussir dans mes projets.

AUGUSTIN.

Je vous suis dévoué.

D. PEDRO.

Grace à mon déguisement, quel plaisir de pouvoir me rapprocher de Léonore!

AUGUSTIN.

Ma maîtresse a bien quelques raisons d'avoir un peu d'humeur contre les Français et de les craindre. Vous voyagez en Espagne, la singularité de ma maîtresse vous attire; elle vous reçoit : moins on peut voir ses traits, plus votre curiosité redouble; vous vous con-

duisez mal avec elle ; vous tenez des propos très-légers.

D. Pedro.

Ajoute donc qu'à cette époque sa douleur était passée et s'était changée en coquetterie ; qu'elle était entourée des adorateurs que la proximité de la ville de Valence attirait ici comme moi.

Augustin.

Cela vous excuse-t-il ?.... Monsieur, on ne pleure pas toujours ; il faut mourir ou se consoler.

D. Pedro.

Oui, mais n'être pas capricieuse ; je suis donc bien coupable. Elle apprend que je me suis vanté de faire tomber son voile sans l'épouser ; la voilà piquée, en colère contre moi..... et après m'avoir reçu à merveille pendant quelque tems, à la vérité toujours voilée, tout à coup il y a deux mois, elle me fait fermer sa porte.

Augustin.

Monsieur, se vanter après le succès est un tort, et avant de l'obtenir une imprudence.

D. Pedro.

Quoiqu'il en soit, je suis résolu de poursuivre mes desseins sous le nom de D. Pedro ; et sous cet habit espagnol qui t'empêchera d'être compromis, si par hasard on m'apercevait.... A-t-elle toujours la même manière de vivre ?

Augustin.

Oui, Monsieur, toujours même mystère, même peine pour arriver jusqu'ici ; Madame ne reçoit du monde qu'à des heures marquées. Ah çà ! pendant le tems que vous

étiez reçu ici, jamais vous n'avez pu la surprendre sans voile?

D. Pedro.

Jamais; vingt fois je l'ai tenté inutilement.

Augustin.

Vous trouverez les mêmes obstacles, c'est ce qui a dégoûté, éloigné plusieurs des adorateurs de Madame. Le plus tendre, le plus fidèle des soupirans est un jeune Espagnol.

D. Pedro.

Ah ! D. Félix, toujours sensible, toujours soumis, et à qui j'inspirais de si violens accès de jalousie.

Augustin.

Plus que jamais, il adore ma maîtresse, et a même loué près d'ici une maison pour être plus à portée de rendre ses soins à Madame.

D. Pedro.

Voilà une gaucherie; cet homme est commun !

Augustin.

Comment ! non parbleu, vous vous trompez; en fait d'amant, on n'en voit d'aussi tendre, d'aussi dévoué que dans les grands Romans, près de ce qu'il aime; un mot est un ordre, un regard une faveur. Les femmes aiment beaucoup ce genre là; et puis D. Félix est rempli de qualités.

D. Pedro.

Laisse là son éloge; ce rival n'est pas à craindre... Je voudrais trouver ici un lieu caché, d'où je puisse être entendu dans ce salon, sans être vu.

AUGUSTIN.

Attendez donc.... et oui justement. Vous voyez bien cette fenêtre, elle donne dans un corridor circulaire qui entoure tout le côté de ce salon ; il communique aux serres du château, et moi seul j'en ai la clef. Si l'on vous y poursuivait, vous pourriez vous évader aisément.... mais quel est votre but ?

D. PEDRO.

Léonore est extraordinaire, il faut quitter avec elle les routes communes de la séduction. Augustin, quelques femmes sont sensibles, toutes sont curieuses.... D. Félix est souvent ici, moi je veux m'y faire desirer. Déjà, grace à toi, depuis plusieurs jours, sans paraître aux yeux de Léonore, je l'occupe par des surprises, des dons aimables que lui offre ma main cachée.

AUGUSTIN.

La fête inattendue qu'elle a trouvée hier à sa promenade a merveilleusement réussi. J'affecte l'étonnement comme elle, elle ne se doute pas que je suis l'agent secret de vos soins. Elle se perd en conjectures pour deviner quel est celui qui lui rend cet hommage ; elle est loin de penser que c'est ce même Lesvil qu'elle a banni de chez elle.

D. PEDRO.

On ignore si elle est jolie ?

AUGUSTIN.

On n'en sait rien.

D. PEDRO.

Les femmes qui la servent sont toujours aussi discrettes sur ce point.

AUGUSTIN.

Toujours, mais elle se plaît à dire un mal affreux de sa figure, on ne la croit pas.

D. PEDRO.

Si c'était une laide adroite. . . .

AUGUSTIN.

Ah ! voilà le danger. On prétendait, l'autre jour, dans le château, que ses longs chagrins ayant altéré ses traits, elle aimait autant les cacher. Au reste, voilà son portrait, c'est l'image qu'elle a fait peindre depuis votre absence, pour se rappeler sans cesse les engagemens qu'elle a pris avec elle-même.

D. PEDRO.

Quelle est cette devise ? *L'hymen seul fera tomber ce voile;* l'amour et l'adresse auront put-être autant de puissance. Sais-tu que ce portrait est plein de grace? J'ai toujours été convaincu que Léonore était charmante.

AUGUSTIN.

Je le crois.

DUO.

AUGUSTIN.

Entre nous, je la crois jolie.

D. PEDRO.

L'air noble annonce la beauté.

AUGUSTIN.

Oui, la laideur, je le parie,
Aurait plus de timidité.

D. PEDRO.

Sa taille est svelte, est élégante.

Sous la gaze une douce attente,
La forme la plus seduisante
Nous promet des attraits charmans.

AUGUSTIN.

Espérez, mais dans ces momens
L'œil est trompé, rien ne le rassure.
L'art imite tant la nature,
Dans ce siècle coupable, helas!
Tout est d'emprunt, jusqu'aux appas.

D. PEDRO.

Elle a l'air fier, mais sensible.

AUGUSTIN.

Vous la jugez; est-il possible?

D. PEDRO.

Oui, la juger est très-possible.

AUGUSTIN.

Monsieur, daignez me pardonner,
C'est avoir l'art de deviner.

D. PEDRO.

J'ai souvent l'art de deviner.

(*Ensemble.*)

AUGUSTIN.

Sexe charmant, de vous connaître
Personne ne peut se flater.
Ah! vous savez si bien paraître
Ce qu'il faut pour nous tourmenter.
Qu'importe, jusqu'à notre adresse
Sait nous séduire, nous charmer.

D. PEDRO.

Peut-on la vaincre? ah! quelle ivresse!

Pour la connaître, il faut aimer.

(*Ensemble*).

Vous séduire est une chimère.
Mais elle doit tous nous charmer,
Même lorsqu'on en désespère,
C'est un bonheur de vous aimer.

D. Pedro.

A propos, cette romance sur l'indifférence, qu'elle a demandée devant toi, à Dom Félix, je l'ai faite à la hâte; la voici, il faut qu'elle la trouve à son réveil, plaçons la sur son pupitre. (*Il place la romance sur le pupitre.*)

(*On entend sonner dans l'appartement*).

Augustin.

J'apperçois Lisa sa femme de chambre.

Madame sonne : retirez-vous promptement ; ses femmes vont entrer chez elle. . . Sortez par la petite porte, je vous trouverai à votre auberge.

D. Pedro.

Tout est préparé, il faut que ce jour soit celui de mon triomphe. (*il sort*)

SCÈNE III.

LISA, AUGUSTIN.

Lisa.

N'ai-je pas entendu quelqu'un ici ? Quel est l'indiscret qui ose. . . . Ah ! ah ! que fait Augustin à cette heure et dans ce salon ?

AUGUSTIN.

Celui qui remplit les fonctions de concierge n'a-t-il pas ses entrées partout ?

LISA.

Dumoins pas si près de l'appartement de madame. Le concierge du château doit être chez lui à suivre sa consigne et à veiller à ce qu'aucun imprudent n'arrive jusqu'ici. Voilà comme se conduisait votre père ; mais les jeunes gens. . . .

AUGUSTIN.

Rien n'est plus agréable que d'apprendre son devoir par madame Lisa, si douce, si accorte ! Il n'en coûte rien pour le suivre, je retourne à mon poste.

(*Il sort*).

LISA.

Et vous ferez fort bien. Il est incroyable que madame ne puisse pas être obéie ; mais la voici.

Léonore sort de son appartement. Elle est voilée et tient un livre à la main.

SCÈNE IV.

LÉONORE (*voilée*), LISA.

LISA.

Madame s'éveille plutôt qu'à l'ordinaire aujourd'hui, aurait-elle mal dormi ?

LÉONORE.

Non, mais d'assez bonne heure ma pensée s'est reportée

sur cette fête d'hier au soir, elle était fort jolie... Lisa, vous n'avez nulle idée sur la personne qui, depuis quelques jours, m'offre ces hommages secrets.

LISA.

Non, madame, je n'y connais rien moi-même.

SCÈNE V.

LÉONORE, *seule.*

Allez, qu'on me laisse. (*Lisa sort*).

Mais quel peut donc être cet inconnu qui, sous le voile du mystère, me rend des soins suivis, prévient mes goûts, devine presque mes pensées ? Ah ! Dom Félix peut-être n'aurait-il pas votre tendre constance ; mais je desirerais que vous puissiez emprunter sa grace et sa piquante originalité. (*Elle aperçoit la romance sur le pupitre*).

Ah ! ah ! je blâme Dom Félix, à l'instant où j'éprouve une attention aimable de lui ; c'est la romance que je lui avais demandée . . . . les premiers vers de ces couplets vantent l'indifférence, et les autres parlent contre elle.... Voilà la première fois que D. Félix met un peu d'adresse à ce qu'il fait.... Ah ! les deux sens de cette romance ressemblent beaucoup à ce qui se passe dans mon ame.

ELOGE DE L'INDIFFÉRENCE.

Règne sur moi, paisible indifférence,
Ah ! sans regret, je te livre mon cœur.

Ta douce paix est une jouissance,
Calme et repos ressemblent au bonheur.
Ne suivez pas un coupable système,
D'Amour plutôt, bravez tous les malheurs.
Oui, le bonheur qu'on ne doit qu'à soi-même,
Est un printems qui n'aurait point de fleurs.

Cruel amour, tu coûtes trop de larmes,
Tu fais payer trop cher quelques douceurs.
La fuite même est une de tes armes,
Et ton pouvoir augmente avec nos pleurs.
Ne vantez plus l'inutile constance
De vouloir fuir un lien sans retour;
Le calme froid de votre indifférence
Peut-il valoir le trouble de l'amour?

(Elle s'asseoit, prend un livre, et aperçoit D. Félix qui paraît et entend les derniers vers).

SCÈNE VI.

D. FÉLIX, LÉONORE.

D. Félix.

Ah! puissent ces douces paroles être l'expression de sa pensée!

Léonore.

Que vois-je? D. Félix ici, à cette heure, sans que j'en sois prévenue! Est-ce bien vous D. Félix qui désobéissez à mes ordres? Par quel hazard osez-vous être chez moi, avant de vous faire annoncer? Vous espériez me

trouver sans voile, il y a plus de curiosité que de délicatesse à ce projet.

D. Félix.

Est-ce vous, Léonore, qui me soupçonnez de m'exposer à vous déplaire, de vouloir chercher à obtenir de l'adresse, ce que je ne veux attendre que de l'amour. Je me suis soumis moi-même à ne jouir du bonheur de vous voir qu'à des heures marquées; mon attrait ordinaire pour ce lieu m'a conduit ici involontairement; je n'ai trouvé personne à cette grille qui s'ouvre si difficilement, et dans la douce rêverie dont vous venez de me tirer, j'ignorais si j'étais encore chez moi ou si près de vous.

Léonore.

C'est répondre avec plus d'art que de sincérité; mais on accepte aisément les excuses de celui que l'on craint de trouver coupable.

D. Felix.

D'ailleurs une lettre de mon père m'appèle auprès de lui... Quoique je puisse être à Valence en une heure, je ne compte revenir qu'à la fin du jour.... Fallait-il partir ce matin sans vous voir?. . Daignez me permettre de rester un moment auprès de vous. Toujours ce voile, ah! combien la suite que vous mettez à vous dérober à mes regards est cruelle et coupable !

Léonore.

En effet, il est bien coupable, en connaissant la légèreté des hommes, en l'ayant éprouvée, de vouloir que celui que l'on croit digne de sa tendresse et à qui l'on sacrifiera son existence, nous aime par les qualités que le tems

ne peut détruire, et non par les vains et frivoles avantages d'une figure qui naît, brille et se passe en un moment.

D. Félix.

C'est qu'il y a dans cette conduite un calcul, un sang-froid qui ne peut s'allier avec un grand sentiment.

Léonore.

Si je cédais à vos instances, et que vous me vissiez très-laide: m'aimeriez-vous toujours ?

D. Félix.

Pouvez-vous en douter ?

Léonore.

En ce cas, que vous fait. . . .

D. Félix.

Convenez au moins de la bizarrerie de votre système ; il a éloigné de vous tous ceux qui vous rendaient hommage, et que votre indifférence a laissé sans espoir.

Léonore.

Je les regrette peu. . . . A propos d'indifférence. . . . voilà votre romance, je vous en remercie.

D. Félix.

Une romance ! que voulez vous dire ?

Léonore.

Oui, la romance que j'avais desiré devant vous ; elle n'est pas précisément l'éloge de l'indifférence ; mais je ne puis pas me fâcher que vous en disiez un peu de mal.

D. Félix.

Pourquoi joindre ce persiflage au regret que j'éprouve de

de n'avoir pu composer des vers, depuis hier ? Pardon, mon esprit distrait par une seule pensée, ne produit que difficilement. Ah ! je le sens ; auprès de vous, la douceur d'aimer nuit au soin d'être aimable !

LÉONORE.

De qui peut donc venir cette romance ?

D. FÉLIX.

Permettez-vous... (*Il prend la romance*). Que sait-on ? peut-être de cet inconnu qui, depuis quelques jours, vous occupe par des soins mystérieux.

LÉONORE.

M'occupe !

D. FÉLIX.

Oui, madame, vous occupe, et peut-être vous intéresse : j'ai su vous observer.

LÉONORE.

Ah ! pour la nouveauté du fait, je voudrais que vous fussiez jaloux d'un homme que je ne connais point.

D. FÉLIX.

Puis-je être tranquille, mettez-vous en ma place, sans pouvoir parvenir à savoir quel est cet homme que je déteste ? Je vois des fêtes qui vous plaisent, des attentions qui vous flatent. On devine vos goûts, avant même que j'aie eu le tems de prévenir ce rival caché. . . . Encore hier au soir cette fête....

LÉONORE.

Prenez garde, il n'y a pas d'adresse à me rappeler tous ces soins.

D. FÉLIX.

Fort bien, madame ! joignez encore l'ironie à tous vos torts.

LÉONORE.

Ah ! j'ai des torts !

D. Félix.

Oui, madame, et de réels... Voulez-vous que je vous parle avec franchise et tranquillité ?

Léonore.

Oui, et surtout avec le même calme que vous montrez dans ce moment.

D. Félix.

Ah ! je suis de très-grand sang-froid. Apprenez, madame, que, lorsque l'amant le plus sensible, le plus soumis.... n'existe, depuis un an, que pour vous ; que ni votre bizarrerie ni même votre coqueterie (permettez-moi le mot) ne peuvent diminuer sa tendresse ; il est coupable, affreux de se prêter aux projets hardis d'un inconnu que tout vous prescrit d'éloigner.

Léonore.

Coupable, affreux, tant qu'il vous plaira ; mais je ne sais où il est cet inconnu.

D. Felix.

On lui impose silence !

Leonore.

Je ne le vois pas.

D. Felix.

On fait des recherches exactes, on donne des ordres sévères chez soi ; on chasse plutôt tous ses gens, et l'on finit par découvrir l'auteur de ce plan perfide de séduction.

Leonore.

C'est peut-être vous ? le détour serait adroit.

D. Félix.

Ah ! c'en est trop, madame, et vous abusez de vos droits.

Leonore.

Dom Félix, la jalousie flate et le soupçon offense.

D. Felix.

Au reste je ne sais pourquoi je m'inquiette. . . . l'inconnu se lassera comme les autres: il n'y a que moi d'assez fidèle, d'assez patient, pour soutenir la fantaisie de ce voile, et grace à lui, je doute qu'il se présente encore d'autres rivaux.

Leonore.

Ah ! vous en doutez ?

SCÈNE VII.

AUGUSTIN, LEONORE, D. FÉLIX.

Augustin.

Une lettre pour madame.

Leonore.

De quelle part ?

Augustin.

D'un jeune seigneur espagnol, nommé D. Pédro... oui D. Pédro... je ne me trompe pas... (*à part*). Ah ! Dom Félix ici dès le matin ! hom ! . .

Leonore.

Cette lettre me charme, jamais hommage ne vint plus à propos ; c'est bon, sortez.

D. Felix.

Que veut dire ce mystère?

Leonore.

Il ne s'en présentera plus, dom Félix ! lisez.

D. Félix *lit.*

« Madame, parmi les nombreux hommages qui vous » entourent, daignerez vous, non distinguer, mais dumoins » admettre celui d'un homme qne votre réputation a » rangé sous vos lois? »

D. Félix.

Mais, madame, est-ce à moi?..

Léonore.

Poursuivez, vous m'avez promis de l'obéissance.

D. Félix.

« Jusqu'ici je n'ai voulu vous peindre ma tendresse, » que par des moyens cachés... il est tems de parler. »

D. Felix.

Encore cet inconnu!...

Leonore.

Ah! il se nomme donc enfin?

D. Felix.

« Sans doute, il est affreux d'être privé du charme de » vous voir; mais daignez me recevoir, je ne murmurerai » pas contre votre volonté. Malheur à qui ne sait pas se » contenter d'être auprès de ce qu'il aime! »

Leonore.

Dom Félix, j'ai envie de vous prier de répéter cette dernière phrase.

D. Felix.

Madame, en fait de sensibilité, je ne crois pas avoir besoin de leçon. (*Léonore se met à écrire*). Eh! quoi! vous répondez!

Leonore.

Mais il me semble que c'est assez l'usage.

D. Felix.

Permettez-vous que je voie?

Leonore.

Ce que je mande à dom Pedro! Non.

D. Felix, *à part, pendant que Léonore écrit.*

Ah! les femmes! les femmes!.. Il semble que plus on est sensible, fidèle, et plus elles cherchent à vous tourmenter.

(*Elle sonne, Augustin paraît*).

LÉONORE.

Que l'on remette ma réponse, et dès que dom Pedro viendra, vous l'annoncerez.

AUGUSTIN.

Oui, madame. Bon! (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS.

D. FELIX.

Vous n'exigerez pas, sans doute, madame, que je sois témoin de cette intéressante entrevue qui, si j'en juge à votre empressement, semble avoir tant d'attraits pour vous.

LÉONORE.

Comme vous voudrez.

D. FELIX.

Adieu, madame.

LÉONORE.

Vous sortez ?

D. FELIX.

Je pars à l'instant pour Valence. Je chéris mon devoir qui m'appèle : il m'empêchera, dans cette tournée, de m'exposer à votre légéreté!. .Ah! Léonore! peut-être trop tard, vousconnaîtrez le cœur que vous déchirez. (*Il sort*).

SCÈNE IX.

LÉONORE, *seule*.

Eh! quoi de la jalousie! de l'exigence; ah! Dom Félix que seriez vous, si vous aviez les droits d'un époux?

(*Augustin paraît.*)

SCÈNE X.

AUGUSTIN, LEONORE.

LEONORE.

Approchez, Augustin.

AUGUSTIN.

J'étais impatient de trouver madame seule.

AUGUSTIN.

Quel est ce D. Pédro?

LEONORE.

Madame, c'est un jeune Espagnol très-aimable, qui, je pense, est sûrement celui qui, depuis quelques jours, a imaginé pour vous plaire, ces fêtes, ces surprises.

LEONORE.

Et quel moyen a-t-il employé pour prévenir mes goûts, pour deviner où je portais mes pas?

AUGUSTIN.

J'ignore qui a pu faciliter les projets de D. Pédro... Peut-être connaît-il quelques unes des femmes de madame : ce n'est pas que je les accuse...

LEONORE.

Ah! la faute est excusable.

AUGUSTIN *à part.*

Tant mieux.

LEONORE.

Dom Pédro est-il ici?

AUGUSTIN.

Non madame, il est chez moi, au bout de l'avenue : vous croyez peut-être le voir?

LEONORE.

Il me le demande.

AUGUSTIN.

Il a changé d'idée tout-à-coup. C'est un drôle d'homme que ce D. Pédro. Il ne veut pas être présenté à madame, puisqu'on ne peut voir ses traits ; il prétend que se trouver dans le même lieu qu'elle, suffit à son bonheur.

LEONORE.

Eh! quoi! être chez moi, et se cacher ! quel est son dessein ?

AUGUSTIN.

Ah! rien qui puisse blesser les égards, et le respect que l'on vous doit: comme madame voit, il lui écrit; peut-être elle l'entendra... Si cela vous déplaît, je vais le congédier.

LEONORE.

Attendez, il ne sait pas que vous m'avez prévenue.

AUGUSTIN.

Non madame.

LEONORE.

Ce genre d'hommage me plaît, par sa bizarrerie. Augustin, écoutez. Comme, dans son dessein, je ne vois rien qu'une folie, rien de contraire aux bienséances; et que, d'un mot, je puis congédier D. Pédro, si je le trouve nécessaire, je vous permets de remplir vos engagemens avec lui.

AUGUSTIN.

A merveille. Vous serez obéie.

LEONORE.

Surtout qu'il ne sache pas que...

AUGUSTIN.

Madame voit ma fidélité.

LEONORE.

Oui, vous m'en donnez la preuve et vous en aurez

la récompense. Allez. Si D. Pédro change d'idée, s'il désirait me voir, vous direz qu'on l'annonce.

(*Augustin sort*).

SCÈNE XI.

LEONORE, *seule.*

Ah! D. Félix! l'humeur avec laquelle vous m'avez quittée, est bien loin de cette douceur aimable, de cette soumission touchante qui me parlait en votre faveur. Que je crains de retrouver en vous ce caractère hautain et soupçonneux de votre nation! — Ce D. Pédro revient à ma pensée... de bonne foi, ne suis-je pas bien aise de cette nouvelle conquête? Je suis femme, je le prouve bien en ce moment : me voilà involontairement devant ma glace. J'oublie, en la consultant, que si D. Pedro vient, ce voile rendra ma coquetterie tout-à-fait inutile : mais en nous c'est un instinct.

ARRIETTE.

LA plus froide, la plus sauvage ;
La plus sensible, la plus sage,
De plaire a le besoin secret.
La faiblesse
Inspire l'adresse.
L'homme altier nous commandait ;
Regner ou céder nous restait.
Esprit, grace, folie,
Finesse, ruse et détours
Vinrent à notre secours,
Conduits par la coquetterie ;
Et selon moi,
Voilà pourquoi
La plus froide etc.

De nous, vous devez tous dépendre;
Contre notre art faut-il gronder ?
Le triste orgueil de se défendre
Vaut-il le bonheur de céder ?
Et selon moi,
Voilà pourquoi
La plus froide etc.

SCÈNE XII.

LEONORE, LISA.

LISA.

Un jeune Espagnol, nommé dom Pedro, desire faire sa cour à madame.

LÉONORE.

Qu'il vienne.

LISA *va à la porte.*

Venez, seigneur... Et bien, où est-il donc ?

LÉONORE.

D'où vient ce trouble?

LISA.

Madame, on serait surprise à moins; le seigneur dom Pedro me suivait; je le cherche et il disparaît.

LEONORE.

Allez au devant de lui, peut-être est-il entré dans la galerie voisine. (*Lisa sort*).

SCÈNE XIII.

LÉONORE et D. PEDRO, *caché.*

LEONORE.

Ah ! qu'il m'inspire de curiosité ! Surtout, cachons la bien ; elle lui donnerait trop d'avantage.

ARRIETTE.

D. PEDRO, *caché.*

J'AI du choisir jusqu'à ce jour,
Des moyens cachés pour vous plaire :
Le ciel créa le même jour,
L'espoir, l'amour et le mystère.

Quand un amant tendre et discret
Ne peut voir celle qui l'attire,
Il vient dans l'ombre et le secret,
Vivre de l'air qu'elle respire.

LEONORE.

Quelle est cette voix? . . je crois la reconnaître.

D. PEDRO.

Chacun a son art, sa fantaisie, et personne plus que vous, ne doit excuser celle de ne vouloir pas se montrer.

LEONORE.

Ah ! il veut me donner une leçon ! il me serait facile de le découvrir ; mais montrer tant d'empressement de le voir, serait une maladresse dont mon sexe est incapable. Ce qui me pique, c'est que je n'ai pu me défendre de l'écouter avec plaisir et que je suis fâchée de ne plus l'entendre.

SCÈNE XIV.

LÉONORE, LISA.

LISA.

Toutes les perquisitions ont été vaines, madame ; il est certain qu'il y dans cette aventure quelque chose d'extraordinaire, d'autant plus qne vos gens disent que dom Pédro n'est pas sorti d'ici.

LEONORE.

Allons, je ne veux m'en rapporter qu'à moi, sur les recherches qu'il faut faire ; allez, Lisa. (*à part*). Peut-être dom Pédro me suivra, et je pourrai le voir, sans avoir l'air de le chercher. (*Elle sort*).

SCÈNE XV.

AUGUSTIN, D. PEDRO, *sortant de leur cachette.*

AUGUSTIN.

Elles sont parties, nous pouvons sortir de notre retraite.

D. PEDRO.

Mais si elles vont nous surprendre?

AUGUSTIN, *regardant à la fenêtre.*

Soyez tranquille, monsieur, les voilà sur la terrasse, qui prennent le chemin du bosquet... nous les guetterons.

DUO.

D. PEDRO, *pendant qu'Agustin range les pots.*

PLACE ces fleurs de ce côté.
Là, très-bien, à présent, l'autre.

AUGUSTIN.

A tout son art, joignons le notre,
J'en ai beaucoup en vérité.

D. PEDRO.

Dépêchons-nous, cher Augustin,
Elle peut venir nous surprendre.
Sa voix si touchante, si tendre
Répond encor là dans mon sein.

AUGUSTIN.

Où placerai-je ces Pensées ?

D. PEDRO.

Qu'à ses pieds, elles soient placées.

AUGUSTIN.

Fort bien, le moyen est discret.
Des fleurs emprunter le langage
Est un aimable et doux secret ;
Heureux qui sait en faire usage!

D. PEDRO.

Souvent, des fleurs, le doux langage
A dévoilé plus d'un secret.
(*S'adressant aux Pensées*).
Fleurs modestes qui semblez naître
Pour éviter un trop long jour,
Mais qui consentez à paraître
Comme interprètes de l'amour,
L'éclat n'est point votre partage.
Ah ! ne formez point d'autre vœu !
Car la Rose n'est qu'un hommage,
Et la Pensée est un aveu.

AUGUSTIN.

J'entends du bruit.

D. PEDRO.

Paix, paix ! silence.
J'entends du bruit.

AUGUSTIN.

Quelqu'un s'avance.
(*Ensemble*).
Le tems s'enfuit,
Sans qu'on y pense.

AUGUSTIN *à Lesvil qui regarde par la fenêtre.*

Quelle imprudence ! y pensez-vous ?
Elle revient ! fuyons bien vite.

AUGUSTIN.

Qui vous retient?

D. PEDRO.

Rien Augustin : tout de suite !

Qui vous retient, y pensez-vous ?

(*Ensemble*).

Discrettement retirons-nous.

(*Ils sortent*).

SCÈNE XVI.

LEONORE, D. PEDRO, *caché.*

LEONORE.

Il ne m'a pas suivie ! mon attente a été trompeé ! que vois-je ? ces fleurs aux pieds de mon portrait ! pas un instant sans qu'une chose nouvelle, n'occupe et mes yeux et ma pensée.

(*Sérénade, en dehors*).

Qu'entends-je dans la prairie ? une fête où l'art et le goût semblent se disputer le droit d'enchanter les regards. Ah! D. Pédro, ce genre de séduction a pour moi un charme.... ah! ah! un bouquet de roses.... un papier !

» Si vous refusez ces fleurs, je pourrai encore me croire » très-heureux. On fuit ce que l'on craint, et l'on ne » craint que ce qui plaît ; pour m'ordonner de fuir, il faut » jeter ce bouquet, effeuiller ces roses ; en aurez vous le » courage ? .. »

LEONORE.

Effeuiller ces roses ; elles sont si fraîches ! si jolies ! détruire en un instant ce qui est si longtems à naître, ce serait un crime ! et un léger tort est préférable.... prendrai-je ce bouquet ? ... ah ! comme il me tente !... oui, je le puis. ...

(*elle prend le bouquet*).

D. PEDRO *s'avançant.*

Quel bonheur ! vous daignez recevoir mon hommage.

LEONORE *se retournant.*

Ciel! c'est Lesvil... comment, monsieur, après ma défense, osez vous paraître devant moi ?

LESVIL.

J'avoue que Lesvil eut de grands torts : il me serait difficile de les défendre ; mais D. pedro n'en a point : oubliez ce Français si léger, et ne voyez en moi que l'amant le plus soumis et le plus tendre.

LEONORE.

Je ne dois oublier ni vos torts, ni mon juste ressentiment, retirez vous, Lesvil ; c'est abuser de mon indulgence.

D. PEDRO.

Vous voyez ma constance, Léonore, pourquoi vous cacher sans cesse ? il est doux d'être admirée, et vous montrer n'est-ce pas recevoir des hommages ?

LEONORE.

D. Pedro, l'encens nous flate souvent, mais il n'enivre pas toujours.

D. PEDRO,

Vous mériteriez bien que quelqu'un d'assez insensible pour n'etre que curieux près de vous, consentît à vous épouser, seulement pour jouir du bonheur de vous voir.

LEONORE.

Vous oubliez que ce n'est pas assez de consentir à m'épouser sans me voir ; il faut encore me plaire.

D. PEDRO.

Vous plaire. . . .et c'est bien difficile !

LEONORE.

Lesvil, vous abusez de mon indulgence.

LESVIL.

De grace, un moment.

CHANT.

LESVIL.

Ne faites plus gémir l'amour !
Voile importun, c'est une injure,
De vouloir dérober un jour
Un ornement de la nature.
O Léonore, écoutez-moi.
Léonore, regardez-moi.
C'est un amant qui vous conjure.

LEONORE. } *Ensemble.*

Oui, je l'écoute malgré-moi,
Pour ma gloire, c'est une injure.

LESVIL, *à part.*

Elle est émue, ô doux présage,
Léonore, l'astre brillant
Dont vous êtes l'image,
Est-il caché pour un instant,
S'efforce à percer le nuage.
Imitez-le, lorsqu'à nos yeux,
De ses rayons, naît la lumière,
Lorsqu'il vient éclairer les cieux,
Paraissez pour charmer la terre.

LEONORE.

Je crains de rencontrer ses yeux,
Je le sens, je fus bien légère :
Ah! ce moment trop dangereux,
Sur mon imprudence m'éclaire.

LEONORE.

Je sens toute mon inconséquence, Lesvil; qui ne ferait que vous écouter, pourrait vous croire sensible, mais en vous regardant, l'illusion se détruit.

LESVIL, *à part.*

Ah! de l'adresse! je vois ma faute, madame : j'avais tort d'oser croire que vous me feriez le sacrifice de votre vanité.

LEONORE

Que voulez vous dire de ma vanité ?

LESVIL.

Je crains... vous allez vous fâcher!

LEONORE.

Non, non, Monsieur, parlez, je l'exige.

LESVIL.

Eh bien! madame, lorsqu'un voile très-adroit cache l'injustice du sort, et les défauts de la nature, demander qu'on les mette au grand jour, est une indiscrétion bien coupable.

LEONORE.

Quoi, monsieur, vous croyez! . . . .

LESVIL.

Oui, madame, je suis instruit de tout . . . que je vous plains!

LEONORE.

Comment, monsieur, vous me plaignez!

LESVIL.

Madame, je conçois qu'attachant du prix à la beauté,

votre

votre amour propre peut souffrir : mais qu'est-ce que la figure? Vos vertus, vos qualités aimables, la sensibilité de votre ame doivent vous consoler de la perte d'un aussi fragile avantage.

LEONORE (*avec impatience, à part*).

Mais a-t-on jamais vu une semblable folie?

LESVIL (*à part*).

Elle est piquée... quel dommage, si jeune, être obligée de se dérober aux regards.....

LEONORE.

Eh bien! oui, Monsieur, je l'avoue, je suis laide.

LESVIL.

je le sais, madame.

LEONORE.

Ah! vous le savez... vous en êtes bien sûr! un homme si certain de ses succès, qui a tant d'usage, tant d'adresse, comment croire qu'il puisse un instant se tromper?

QUATUOR.

LESVIL.

Pardon, j'osais croire, madame,
En lisant trop mal en votre ame,
Que votre amour propre, un moment
Pourrait se taire, en cet instant.

LEONORE.

Mon amour propre ah! que voulez vous dire?
Expliquez vous,

LESVIL.

Madame,

LEONORE.

Parlez...

LESVIL.

Si ma franchise en ce moment m'attire
Votre courroux,

LEONORE.

Non, non,

LESVIL.

Vous le voulez:
En se plaignant de la nature,
On ose croire que vos yeux,
Par un destin trop malheureux,
Du sort ont éprouvé l'injure:
Mais daignez les montrer un jour,
C'est un aveugle que l'amour.

LEONORE.

Quoi, Mr., vous me croyez laide!

LESVIL.

Pardon.... pardon.... j'en suis certain.

LEONORE.

A mon dépit, ah! malgré moi je céde.

LESVIL.

Elle est piquée.... allons, fort bien.

LEONORE.

A me dévoiler je suis prête,
Pour lui prouver, en ce moment,
S'il faut juger légérement.....
Ah! je ne sais ce qui m'arrête.

LESVIL.

Ah! je le vois, un rien l'arrête.
Oui, tout le prouve en ce moment,
L'adresse vaut le sentiment.....
A lever son voile, elle est prête.

(On entend du bruit).

SCENE XVII.

Les précédens, AUGUSTIN, D. FELIX.

AUGUSTIN.

Seigneur, en vain vous insistez,
Vous n'entrerez point, arrêtez.

D. FELIX.

Je veux la voir, ta résistance
Redouble mon impatience.

LEONORE, *voyant D. Félix.*

D. Félix, ciel! quel embarras!

D. FELIX

C'est lui : l'on ne m'abusait pas!

LESVIL.

Ce rival ne m'allarme pas.

AUGUSTIN.

O Ciel! quel est mon embarras!

D. FELIX, *à Eléonore.*

Lesvil, sous ce déguisement,
Retrouve donc quelqu'esperance?

LESVIL.

L'esperance qu'un tendre amant,
Conçoit toujours par sa constance.

LEONORE.

Que faire ô ciel!
Ah! quelle crainte!
Moment cruel!
Quelle contrainte!
Ah! quel tourment!
Ah! quel mement!

D. FELIX.

Que croire ô ciel!
Quelle contrainte!
Je sens ô ciel!
L'espoir, la crainte,
Ah! quel moment
Pour un amant!

LESVIL.

Il se trouble, et je suis sans crainte,
De Leonore, la contrainte
Me fait enfin lire en son cœur,
L'assurance de mon bonheur.

AUGUSTIN.

Ah ! dans ce trouble, quelle crainte !
L'éclat suivra cette contrainte ;
Il faut éviter leur fureur :
Prudemment cédons à ma peur.

D. FELIX.

Que faut il louer davantage, madame, ou de l'adresse de Lesvil, pour réparer ses torts, ou de votre indulgence pour les oublier? Les amans légers, présomptueux ont trop de succès pour que l'on ne soit pas tenté d'adopter leur système.

LESVIL.

Madame ne pouvait me deviner sous le nom de D. Pédro, ni prévoir la ruse innocente que j'ai employée pour revenir à ses pieds. Au reste, D. Félix, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes rivaux ; celui qui triomphera de nous deux prouvera qu'il a pris la route la plus sûre.

LEONORE *se place entre eux.*

Oui, voilà pourquoi toute dispute est inutile, et je la défends.

D. FELIX.

Notre respect vous empêche de la craindre.

LESVIL.

Et notre intérêt nous porte à ne combattre que de soins, de tendresse et d'égards.

D. Felix.

Seraient-ils d'accord ? je ne balance plus ; il est tems de vous expliquer, madame. J'ai trop souffert, et je veux enfin connaître mon sort.

Lesvil.

Oui, que ce moment serve au moins à nous faire lire dans votre cœur.

Leonore.

Vous connaissez, tous deux, le moyen de me faire rompre le silence.

Lesvil.

J'ai pour moi mon amour, ma faute même qui, par ce déguisement, prouve ma fidélité.

D. Felix.

Pour moi, madame, je n'ai ni l'usage ni l'adresse qui peuvent donner aux amans le doux espoir de plaire; mais une tendre soumission à vos volontés, en consentant à m'unir à vous-même, sans jouir du bonheur de contempler vos traits. Voilà mes seuls droits; décidez de mon sort.

Lesvil.

J'avouerai, madame, que j'ai plus de caractère que dom Félix. Posséder votre main, serait pour moi le bonheur suprême; mais pourrais-je en jouir, sans espoir de vous inspirer quelqu'attrait. . . et refuseriez-vous obstinément de laisser tomber ce voile, avant l'himen, pour celui qui serait assez fortuné pour vous plaire?

Leonore.

Je n'hésite plus, recevez le prix de l'adresse.

(*Elle lui donne son voile*).

Lesvil.

Je triomphe !

D. Felix.

Que de charmes je perds!

Leonore.

Et vous, D. Félix, recevez le prix de l'amour.

(*Elle lui donne sa main*).

D. Felix.

Je passe en un instant du désespoir à l'ivresse la plus pure.

Lesvil

Que vois-je?

Leonore.

Ce que vous avez toujours du prévoir. Je m'unis à D. Félix de qui j'obtiens le sacrifice que je desirais depuis si longtems, et que peut-être je vous dois. Soyez de bonne foi; D. Felix est loin de vous égaler en adresse, et vous ne pouvez lui rien disputer en sensibilité.

Lesvil.

Mon amour propre est loin d'être blessé; mon cœur seul est à plaindre. J'accepte ce don précieux; à jamais il sera mon écharpe chérie. Quand un Français s'attache à une femme, n'eût il point de succès auprès d'elle, il est pour toujours son chevalier.

Chœur.

Leonore.

Ne me blâmez plus en ce jour,
D'avoir écouté ma tendresse:
Car même en couronnant l'amour,
J'ai su rendre hommage à l'adresse.

Ensemble.

Ne la blâmons pas en ce jour
D'avoir écouté sa tendresse:
Car même en couronnant l'amour,
Elle rend hommage à l'adresse.

Fin.

SALON LITTÉRAIRE.

Au Palais Égalité, N°. 18, galerie de pierres, côté de la rue de la Loi, au dessus du Café MOREAU.

On y lit tous les journaux politiques et littéraires, et il y a; à la disposition des personnes qui le fréquentent, une bibliothèque de livres d'Histoires, Voyages, Romans anciens et nouveaux.

Il y un Salon et des Cabinets particuliers, d'où l'on peut jouir de la vue du jardin.

Il n'en coûte que 5 sols par séance, et par abonnement, 5 francs par mois.

Le Directeur du Salon littéraire se charge de faire les abonnemens pour tous les journaux, et la commission en Librairie.

On peut lire au Salon, depuis 8 heures du matin, jusqu'à 11 du soir.